

Portrait et incarnation d'un sentiment

L'île

(extrait du dossier du film déposé pour l'aide au développement renforcé du CNC en décembre 2013, écrit par Julia Laurenceau)

Je suis allée pour la première fois sur Amorgos, une des dernières îles des Cyclades, en 2009.

On est forcé d'arriver de nuit à Amorgos, il n'y a qu'un bateau par jour du Pirée qui part soit à 17h soit à 17h30, parce qu'un jour, il vous dépose à Aegialis (prononcé Ayiali), l'autre à Katapola.

C'est la particularité de l'île que d'avoir deux ports, deux rades, car Amorgos fut pendant longtemps divisé en deux en raison d'une ligne de crêtes éprouvante à franchir.

C'est aussi que la mer y est mauvaise, qu'on y fait souvent naufrage et qu'ainsi, l'existence de deux ports permet d'essayer de déjouer les lames même si aujourd'hui, pour les gros paquebots de la Blue Star, l'opération est plus aisée.

Quand on arrive ainsi de nuit à Aegialis, il n'y a aucune lumière, hormis celle du port ; on a une masse sombre face à soi et le bruit permanent de la mer.

Plus tard, on y distinguera le son des insectes de nuit, un vent plus ou moins fort, des clochettes, et d'autres sons encore dont on ne parviendra jamais à nommer l'origine.

Je me souviens précisément du lendemain de mon arrivée, de l'impression d'être très loin. De la première fois que j'ai emprunté la route entre Aegialis et Chora (le chef-lieu de l'île posé sur un de ses sommets), de mon éblouissement face au bleu, à la roche, du sentiment d'un emplissement total.

Je devais aller sur d'autres îles. À Paros, Naxos, Santorin. J'étais initialement censée être en vacances.

Je tins une heure à Naxos, une nuit à Paros avant de reprendre le bateau pour me ramener à Amorgos. Santorin tomba complètement aux oubliettes.

C'était au printemps.

C'était le début d'une obsession avec l'idée immédiate de vouloir faire de cette île un film. Je ne savais pas encore que cette beauté pouvait se transformer en une forme de menace, que les nuages pouvaient rapidement tourner au noir, qu'au bout d'un certain temps sur l'île, on y ressentait une sorte d'oppression et que même si l'on cherchait de l'air sur ses crêtes, on ne parvenait qu'à de brefs moments à retrouver ce sentiment de beauté initiale, liée au premier souffle, au premier regard.

Je n'ai eu alors de cesse de comprendre pourquoi, d'essayer de définir ces sentiments, de les relier entre eux, de savoir ce qui me saisissait tant.

Je suis retournée à Amorgos de nombreuses fois.

J'y ai emmené Aline Huber, ingénieur du son avec laquelle je travaillais sur un autre film en

cours (*Et Charles Benarroch à la batterie*) pour enregistrer des sons seuls ; j'ai filmé des bouts d'essais, photographié, écrit.

J'ai parcouru l'île,
rencontrer le maire,
le gardien du petit musée archéologique de Chora,
des musiciens,
des pêcheurs,
des étrangers échoués new age,
j'ai passé des heures dans le musée cycladique d'Athènes dont une grande partie de la collection provient d'Amorgos (des statuettes à la modernité stupéfiante qui date de 5000 ans et qui font étrangement penser aux sculptures brancusiennes),
j'ai vu et revu des films d'Angelopoulos, de Marker, de Pollet,
lu et relu l'Illiade et l'Odyssée,
découvert Seferis, Cavafy, Elytis, Kazantzakis, Ritsos,
je me suis mise à apprendre le grec....
...Pour revenir à mon point départ, Aegialis.

À Lakkis qui est la première personne que j'y avais rencontrée au détour d'une taverne, claquant des doigts sur ses phalanges, un instrument de son cru pour accompagner des airs de bouzouki. Son rire m'avait touché, je le voyais déjà personnage.

Aux histoires de fantômes que l'on me racontait en baissant la voix.

À ces dessins dont je mis du temps à trouver l'origine et surtout celui qui pouvait me les raconter avec une sorte d'évidence (Michaelis Artemis).

À l'origine de ma fascination.

À ce sentiment d'inquiétante étrangeté que je ressens à Amorgos, un sentiment que Freud définissait comme ce qui n'appartient pas à la maison et qui pourtant y demeure (le Unheimlich) ; on pourrait dire pour Amorgos, comme *ce* qui erre en même temps que *cela* appartient profondément à cet endroit, l'habite et le déborde.
J'ai compris que ce pouvait être aussi une définition des fantômes ou de la mémoire, d'autant plus errante à Amorgos, qu'il n'y a pas de réelles ruines antiques visibles (hormis Minoa), qu'elle n'a pu se fixer nulle part.

Qu'il s'agissait dans le film, de faire parler ce sentiment d'être proche d'une forme d'origine, même si elle était fantasmée.

De faire de l'île une figure ontologique par sa géographie même, une projection : ce caillou au milieu de l'eau est une image de solitude et de vacuité ; Amorgos est une entité qui façonne l'homme qui y habite puisqu'elle le domine nécessairement.

Une terre où le besoin de sens s'exprime avec force, où ceux qui la parcourent, tels Michaelis, Carolina, Lakkis, semblent être eux-mêmes issus des légendes qu'ils racontent, où les croyances qu'elles soient orthodoxes ou païennes tentent de figurer ce qui ne peut être énoncé ; tentent d'enchanter à nouveau un monde où la modernité a créé des béances – en tous cas investissent ses absences, faisant de ces hommes qui la parcourent des prolongements de l'île, des possédés.

Je veux mettre en scène l'île comme un lieu travaillé par l'imaginaire, par l'antique, par un mélange de brutalité et de beauté - une sorte de sublime qui dépayse ; un univers déstabilisant où les limites temporelles sont brouillées, où différents types de présences dialoguent (esprits, terre, fantôme, hommes, île, animaux).

Faire surgir par l'invisible, l'indicible ; provoquer des visions, convoquer des symboles, de l'archaïsme, redonner au réel une épaisseur mystérieuse.

Ce film est aussi un hommage à la Grèce, une empreinte de son idée.

« *Belle mais étrange patrie* », disait Odysseus Elytis.

Cette étrange patrie est la nôtre aussi : elle met en scène notre origine, nous cherchons toujours en ses mythes et ses pierres davantage d'éclaircissement.